

d'écoles ou d'ateliers de sculpteurs, est pour l'essentiel absente : la distinction entre sculptures locales et importées ou entre les multiples facettes de la production athénienne n'est que rarement mise en valeur dans l'analyse des statues. Les planches sont d'ailleurs trop peu nombreuses pour inviter à une quelconque réflexion par l'image. Pour l'auteur, l'analyse stylistique semble en fait renvoyer à une approche ancienne de la sculpture archaïque ; il ne perçoit pas qu'il y a bien là, à travers ces distinctions de styles ou de formes, un outil heuristique qui fait sens pour l'analyse globale des œuvres dans leur contexte historique. Certes, Franssen tâche de mettre en parallèle la statuaire archaïque avec l'histoire politique et institutionnelle de Samos et d'Athènes. Mais, autant le dire d'emblée, le résultat ne me paraît pas très convaincant. L'auteur se contente bien souvent d'inscrire la statuaire dans une présentation habituelle de l'histoire et de la société archaïques, sans que le matériel vienne en quelque manière la nuancer ou apporter un éclairage différent. En l'occurrence, il me paraît stérile d'inscrire l'offrande de ces statues dans un schéma d'opposition simple entre aristocratie et *dèmos*, qui doit sans doute plus à l'historiographie contemporaine qu'à la réalité des luttes pour le prestige, des processus de légitimation de la richesse et de promotion du statut social des individus entreprenants, autant que de participation à la construction de la cité. Je ne suis pas davantage convaincu que la fréquence accrue au fil du temps des korés au détriment des kouroi tant à Samos qu'à Milet renvoie à une aristocratie qui, à travers ses filles à marier, s'ouvre progressivement sur les autres et s'intègre à la cité, au lieu d'imposer avec arrogance sa domination au *dèmos*. Quant à la réduction de la taille des œuvres samiennes, je ne crois pas non plus qu'elle puisse être imputée, comme le suppose l'auteur, à un quelconque assèchement des capacités financières de l'aristocratie locale, pas plus que l'absence de kouroi colossaux sur l'Acropole d'Athènes n'indique une quelconque retenue de l'aristocratie dans un sanctuaire éminemment civique. Il y a là, me semble-t-il, une vision chargée de multiples *a priori* historiographiques. Quoi qu'il en soit de ces divergences interprétatives sur la cité grecque archaïque, l'auteur maîtrise incontestablement une bibliographie considérable ; de ce point de vue, l'ouvrage constitue assurément une mine de renseignements à jour, qui pourra rendre de multiples services. Mais si l'appareil de notes est extrêmement développé, il n'en existe pas moins des omissions, dont la plus inquiétante est assurément les *Protomés féminines archaïques* (1983) de Francis Croissant, ouvrage fondamental pour l'analyse de toute la plastique archaïque (y compris de marbre). Enfin, le plan de l'ouvrage reste très académique : au-delà de la description minutieuse des œuvres, on aurait préféré une organisation thématique de la matière, mettant en évidence les multiples fonctions de ces offrandes monumentales dans les sociétés samienne et athénienne. Le volume, de très belle facture et écrit dans une langue à la fois élégante et accessible, est complété par un CD-ROM, qui contient plus de cent pages de catalogue. N'aurait-on pu y ajouter, sans coût supplémentaire, une bibliographie complète ?

Alain DUPLOUY

Thomas BRISART, *Un art citoyen. Recherches sur l'orientalisation des artisanats en Grèce proto-archaïque*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 352 p., 20 fig. (MÉMOIRE DE LA CLASSE DES LETTRES. Coll. in 8°, 3^e série, 54). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8031-0278-5.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue au mois de mai 2009 à l'Université libre de Bruxelles. Dans un court préambule (p. 13-19), l'auteur justifie l'originalité de son travail. Sa recherche favorise une lecture contextuelle de la production artistique de la Grèce et de la Crète au cours du VII^e siècle av. J.-C. Il envisage dès lors la culture matérielle dans une histoire sociale de l'art grec (p. 17). Dans un volet consacré à sa méthodologie et à ses sources, Th. Brisart évoque le problème de la chronologie qui paraît à la fois inéluctable et insurmontable (p. 67-70), mais aussi l'obstacle que constituent des sources historiques lacunaires et des contextes archéologiques trop peu souvent connus (p. 83). À partir d'une étude croisée des sources historiques et archéologiques, Th. Brisart tente à la fois de définir l'art orientalisant et d'expliquer les raisons de l'« orientalisation de l'art grec » par l'émergence d'une nouvelle forme d'organisation sociale : la *polis* (p. 18). Les membres de l'élite utiliseraient les productions orientalisantes comme signes d'une reconnaissance sociale, qui se manifesterait lors des banquets, des compétitions sportives, ou bien dans les contextes de nécropoles et de sanctuaires. L'ouvrage est divisé en trois parties intitulées « technê », « âgon » et « polis », selon les trois perspectives envisagées par l'auteur. Cette division, parfois superficielle, masque la pertinence de certaines approches et entraîne d'inévitables répétitions. L'auteur serpente alors dans les méandres d'une somme bibliographique importante dont il réalise une brillante synthèse. Le lecteur trouvera une sélection bibliographique (p. 329-343), qui recense pas moins de 250 ouvrages. On regrettera par ailleurs une iconographie succincte qui répond peut-être à un choix éditorial : seulement vingt illustrations reproduisent des objets bien connus de l'art orientalisant. Dans une première partie (p. 23-86), l'auteur revient sur l'orientalisation progressive de l'artisanat grec, qui se caractérise à la fois par l'introduction de nouveaux motifs et de nouvelles techniques. Th. Brisart aborde d'emblée l'histoire des contacts entre la Grèce et le Proche-Orient (p. 26-43). Dès l'Âge du Bronze, les Grecs s'emparent d'inventions venues du Proche-Orient (motifs, formes ou techniques), pour constituer un vocabulaire iconographique et formel original. Ce phénomène de l'orientalisation connaît son apogée au VII^e s. av. J.-C, justifiant de nommer le siècle, « époque orientalisante ». Le terme « orientalisant » est d'ailleurs employé pour la première fois par A. Conze en 1870 pour désigner des objets hybrides qui possèdent à la fois des caractéristiques grecques et orientales. La Grèce reçoit ainsi des apports venus de régions culturellement très différentes, désignées sous l'appellation générique de « Proche-Orient », qui produit des arts tout aussi différents que l'art phénicien, l'art chypriote ou encore l'art mésopotamien (p. 70-72). L'auteur tente de formuler dès lors une définition de l'art orientalisant (p. 58-65) : « L'expression "art orientalisant", nous l'avons vu, sert à désigner les objets de production grecque, principalement d'époque proto-archaïque, dont la technique et/ou l'iconographie s'apparentent à des prototypes orientaux ». Les artefacts orientalisants vont de l'objet de prestige à une production en série d'apparence modeste : les chaudrons en bronze à protomés, les pièces d'armure ciselées, les céramiques peintes ornementales, les grands *pithoi* à relief, les terres cuites réalisées au moule, et les amulettes en faïence égyptisante (p. 60). Cette production artistique est hétérogène (p. 64-65) : les productions orientalisantes côtoient en effet des productions de style géométrique qui perdurent. Les rencontres, les échanges et les voies de transmission entre la Grèce et le « Proche-Orient » sont brossés à grands traits (p. 43-

65) : il est vrai que chaque question pourrait faire l'objet de plusieurs thèses. Il est à espérer que Th. Brisart puisse reprendre son étude afin d'approfondir la question. L'auteur rebondit alors sur les récentes contributions de N. Purcell et d'A. Gunther qui chacun à leur manière essaient de définir l'espace de la Méditerranée et le phénomène orientalisant (p. 54-55). Dans une deuxième partie (p. 87-204), Th. Brisart évoque l'ambivalence des Grecs face à l'art oriental dont ils apprécient le luxe et le prestige tout en dénonçant l'*habrosyné* (p. 90). L'auteur essaie à la fois de saisir la signification de l'art orientalisant pour les Grecs et de cerner le bipolarisme qui confronte systématiquement la Grèce au Proche-Orient. De ce contexte découlerait un antagonisme défini par I. Morris (*The Art of Citizenship*, dans S. Langdon (éd.), *New Light on a Dark Age: Exploring the Culture of Geometric Greece*, Columbia-Londres, 1997, p. 9-43). L'auteur américain découpe les sociétés grecques contemporaines en deux catégories sur lesquelles s'appuie dès lors Th. Brisart pour formuler son hypothèse de travail : la société dite « middling » qui défend un idéal égalitaire de la *polis*, et la société dite « elitist » qui défend l'idée d'un groupe aristocratique coupé du reste de la société (p. 90). Les sociétés ouvertes utiliseraient les productions orientalisantes comme un signe de reconnaissance sociale dans des contextes à forte valeur sociale. L'auteur puise par ailleurs dans l'ouvrage d'A. Duplouy (*Le prestige des élites*, Paris, 2006) pour définir un groupe social aux frontières mobiles et aux comportements individuels. La *polis* du VII^e s. av. J.-C. serait remarquable par la mobilité des critères sociaux à une période où la société définit et érige les structures politiques, mentales, sociales de son nouveau cadre de vie. À l'aune de l'émergence de cette nouvelle unité sociale et politique, le dynamisme de la concurrence sociale serait un vecteur déterminant dans le développement de l'art orientalisant. Ces objets seraient à la fois un « ciment social pour les nouvelles communautés » (p. 82), mais aussi un « vecteur de compétition entre les individus » (p. 82). L'orientalisation de l'artisanat ne serait donc pas un processus inévitable engendré par la multiplication des contacts et des échanges selon l'*opinio communis* : la colonisation jouerait en ce sens un rôle moins important que nous le supposons à l'ordinaire (p. 75-76). L'auteur redonne *in fine* aux Grecs l'initiative dans le phénomène orientalisant. Th. Brisart poursuit sa démonstration en s'appuyant sur la difficile et incertaine définition de la cité par M. Hansen (p. 74-75). Ces objets orientalisants seraient d'une part le moyen de maintenir un ordre social menacé et de renforcer la cohésion du cercle des citoyens (exemple, la Crète). Ils pourraient d'autre part servir à souligner une reconnaissance individuelle dans le cas d'une perte d'une hégémonie de l'ancienne élite dans le cas d'une citoyenneté étendue (exemple, la « Grèce continentale », qui inclut l'Attique, les Cyclades, le nord-est du Péloponnèse et la Grèce de l'Est, selon la définition d'I. Morris) (p. 80-81). L'auteur suppose une émergence de la citoyenneté dès la période du Géométrique Final qui aurait eu pour conséquence le développement d'une reconnaissance sociale centrée sur les modes de vie et les richesses. Les individus n'auraient plus ainsi à revendiquer une hégémonie politique et militaire (p. 108). L'argument *a silentio* est la naissance de la phalange (p. 108-113) : si nous convenons du lien indéfectible entre le développement de la *polis* et celui de la phalange, nous ne sommes en revanche moins séduits par l'idée d'une similitude de l'équipement qui serait un moyen de fondre dans la multitude (p. 108-110). L'équipement demeure *a priori* un facteur de reconnaissance sociale au sens où son acquisition demeure le fait

de l'individu et non de la collectivité au VII^e s. av. J.-C. La troisième partie (p. 205-314) est consacrée au cas singulier de la Crète, dont les échanges avec le monde oriental sont précoces dès la deuxième moitié du IX^e s. av. J.-C. L'auteur insiste d'emblée sur la spécificité de la Crète où les productions orientalisantes permettraient d'entretenir un statut envié au sein de la *polis* et où l'usage de l'écrit joue un rôle indéniable (p. 219-223). Les membres de l'élite formeraient le corps des citoyens, constituant un système rigide ne permettant guère de mobilité sociale. La compétition entre individus occuperait alors une place restreinte ne remettant jamais en cause l'égalité citoyenne (p. 231). La Crète offre une alternative pertinente à l'hypothèse de départ. L'auteur confronte les *andreia*, ou *syssities*, aux « banquets aristocratiques » : les uns peuvent se comprendre comme un lieu de commensalité pour les citoyens, tandis que les autres seraient un lieu de réunion et de partage pour un groupe d'individus qui partagent un certain nombre de signes distinctifs (p. 215-216). La cité d'Aphrati offre une occasion de réfléchir au statut social de l'art orientalisant en raison de la riche densité des objets orientalisants et de la diversité des contextes archéologiques. L'auteur évoque autant les *pithoi* à relief, mais aussi la céramique peinte découverte en contexte funéraire ou encore les armures métalliques découvertes dans l'*andreion* (p. 264-268). Cet ensemble archéologique pose un certain nombre de questions difficiles auxquelles l'auteur tente de répondre. Ainsi, nous explique-t-il, l'absence de jambières ou de boucliers s'expliquerait par une confection en matériaux périssables (p. 267), ce qui nous laisse sceptique d'autant plus que la panoplie est en alliage à base de cuivre. L'auteur poursuit son argumentation *a silentio* autour du combat en phalange hoplitique, mais ce mode de combat n'est pas attesté en Crète au VII^e s. av. J.-C. Th. Brisart consacre ensuite un important volet sur la question de la sculpture dédalique (p. 294-310). L'auteur réussit à broser une belle synthèse de la littérature existante, en soulignant les avancées récentes sur les interprétations archéologiques novatrices conduites ces dernières années. Cette brillante synthèse, qui bénéficie d'une belle écriture, rend aux Grecs l'initiative d'une orientalisation de l'artisanat du VII^e s. av. J.-C. Cet ouvrage montre par ailleurs la dynamique sociale des *poleis* à l'époque proto-archaïque selon deux approches distinctes qui envisagent non plus un modèle, mais plusieurs modèles interprétatifs. Th. Brisart procède à une relecture novatrice de sources, qui paraissaient définitivement acquises. Ses conclusions ne manqueront pas de susciter des réactions et des discussions, mais il est indiscutable qu'elles constituent d'ores et déjà une contribution majeure à la connaissance de la Méditerranée orientale.

Isabelle WARIN

Heide FRIELINGHAUS, *Die Helme von Olympia. Ein Beitrag zu Waffenweihungen in griechischen Heiligtümern*. Berlin, De Gruyter, 2011. 1 vol. 21 x 28,5 cm, xv-600 p., 131 pl., 22 fig. (OLYMPISCHE FORSCHUNGEN, 33). Prix : 128 €. ISBN 978-3-11-024596-7.

Initiée par H. Kyreileis, cette publication est le résultat d'un remarquable travail d'habilitation, dont le manuscrit a été déposé en février 2008. Il aura fallu quatre années à l'Institut archéologique allemand pour faire paraître cet ouvrage considérable d'abord par son ampleur, mais aussi par sa méthodologie et surtout ses résultats.